

Occuper le progrès

Notes sur *Survivre au progrès* de Mathieu Roy et Harold Crook

Érik Bordeleau

Numéro 156, mars-avril 2012

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/66745ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Bordeleau, É. (2012). Compte rendu de [Occuper le progrès / Notes sur *Survivre au progrès* de Mathieu Roy et Harold Crook]. *24 images*, (156), 50-52.

OCCUPER LE PROGRÈS

Notes sur *Survivre au progrès* de Mathieu Roy et Harold Crook

par Érik Bordeleau



S*urvivre au progrès* (2011) de Mathieu Roy et Harold Crook est inspiré du livre *Une brève histoire du progrès* de Ronald Wright. Ce documentaire minutieusement élaboré présente les effets dévastateurs de notre croyance aveugle au progrès dans une série de reportages tournés aux quatre coins de la planète, tout en proposant une réflexion d'ordre macro-historique et anthropologique sur les origines et la cause de nos problèmes, à savoir la « nature humaine ». Ce programme ambitieux (et qui a les moyens de ses ambitions) est énoncé dès les premiers plans : d'abord, un chimpanzé en laboratoire auquel il est demandé de manipuler un objet de manière à le faire tenir en équilibre ; puis une image

du bras canadien s'activant dans l'espace avec la sereine planète bleue en arrière-fond. D'emblée, le ton est donné : l'enquête sur ce que Wright appelle les « pièges du progrès » s'enracinera dans une réflexion sur l'*espèce humaine* et sa capacité (ou non) à *survivre* aux innovations techniques qui ont jusqu'ici assuré son irrésistible succès, mais portent également le programme de sa destruction prochaine.

À première vue donc, tout semble en ordre : réflexion sérieuse mobilisant quelques-uns des plus grands esprits de la planète (Jane Goodall, Margaret Atwood, David Suzuki, Stephen Hawking, etc.), organisée autour d'une présentation aussi scientifique et objective que possible de l'espèce humaine et du

défi qui l'attend face à la catastrophe qui vient. Et c'est dans une relative unanimité que tant la critique que le public ont salué l'incontestable pertinence d'un documentaire qui vise à nous sensibiliser, à nous conscientiser. Même le puissant empire médiatique CanWest Global Communication, dont les pratiques monopolistiques dans le monde des médias sont largement décriées, s'est prononcé, par la voix de sa filiale Alliance Vivafilm qui distribue le film, en faveur de ce documentaire « important, essentiel, qui fait réfléchir ». Qui a dit qu'on n'arrête pas le progrès ?

Mais *Survivre au progrès* produit un malaise diffus et profond, un malaise qui, étrangement, ne relève pas vraiment du fait de se voir raconter le scénario de l'apocalypse

à venir. Il tient plutôt à ce que la question du progrès y est essentiellement pensée dans une perspective «survivaliste», c'est-à-dire où l'avenir n'est envisagé que du point de vue de l'espèce. D'où un documentaire qui cherche à prendre la question du progrès par la «racine», en l'ancrant dans une hypothétique «nature humaine». Un entretien avec Ronald Wright a tôt fait de nous placer dans cet horizon de pensée naturaliste, par le biais d'une image forte, qui imprègne efficacement l'esprit du spectateur: nous utilisons des logiciels du XXI^e siècle sur un *hardware* – notre cerveau – qui n'a pas été mis à niveau depuis 50 000 ans.

Vous direz: ce n'est qu'une image de pensée, une manière de vulgariser le propos pour nous aider à saisir notre situation générale. Soit. Mais présentée dans la foulée de la série chimpanzé-bras canadien, cette image naturaliste consolide une mise en forme narrative qui, si élégante et œcuménique qu'elle soit, neutralise (au moins partiellement) les énergies politiques capables d'interrompre véritablement le cours actuel des choses. Bien sûr, *Survivre au progrès* cherche à avoir un impact, à «faire une différence», et c'est tant mieux. Mais comment s'y prend-il au juste pour cela? De quelle politique est-il la mise en images? C'est une question complexe, à n'en pas douter, mais disons, pour être bref, que *Survivre au progrès* ne contribue pas beaucoup à augmenter la puissance d'action de qui veut changer l'ordre global, parce qu'il se déploie dans un horizon non pas politique, mais moral, voire *pastoral*.

Le constat peut paraître dur, disproportionné même; pourquoi critiquer ainsi un film qui, somme toute, pointe dans la bonne direction? Giorgio Agamben a un jour souligné en parlant du cinéma de Guy Debord: «les médias aiment le citoyen indigné, mais impuissant.» *Survivre au progrès* provoque certes l'indignation, mais, en dernière analyse, il nous laisse relativement impuissants parce qu'il s'inscrit dans une optique où il s'agit, encore et toujours, de nous présenter de l'information dont il faudrait «prendre conscience» (avec tout le fantastique mystère digne de la transsubstantiation que recouvre cette expression). Le programme est clair: lorsqu'on demande au réalisateur Mathieu Roy comment faire pour «survivre au progrès», il répond: «En commençant par *une prise de conscience planétaire et intergénérationnelle*. Ensuite, en *rehaussant notre niveau de*

moralité et en passant de la parole aux actes. À l'image du mouvement des indignés.»¹ Mais ce modèle humaniste de l'accumulation morale de conscience – Roy parle ailleurs d'un passage du «progrès économique» au «progrès moral» – n'a-t-il pas depuis longtemps montré ses limites? La *critique de la raison cynique* date déjà de 25 ans, faut-il le rappeler?²

Les images de pensée déployées au fil de *Survivre au progrès*, alors même qu'elles visent à nous éclairer sur la supposée nature du progrès, contribuent en fin de compte à en augmenter la puissance d'envoûtement.

Parlant de la réalisation du documentaire, Mathieu Roy précise son intention: «On ne voulait pas être normatif. On ne voulait pas dire: "vous devez faire ceci pour qu'on se sorte de la crise", mais je pense que chacun va pouvoir, à sa manière, trouver comment *individuellement* on peut essayer de changer le monde à sa façon. Ça commence par nous-mêmes.»³ Le mot est lancé: «individuellement», «par nous-mêmes». Dans le documentaire, on entendra d'ailleurs le mea-culpa typique de l'activiste repentant qui réalise qu'il montrait autrui du doigt sans se rendre compte de l'incohérence de son propre mode de vie. Nous y voilà donc: ce que sous-tend la jolie fable du cerveau-*hardware*, c'est un monde peuplé d'individus-consciences dont on attend qu'ils moralisent leur conduite. Bien

sûr, rien ne garantit la compatibilité entre le cerveau-*hardware* préhistorique et le logiciel moral à implantation individuelle capable de réformer l'humanité – «transcender le chasseur de l'âge de glace», affirme Ronald Wright sans sourciller. C'est à un autre intervenant que revient le privilège de nous éclairer sur la nature exacte de cette mise à niveau transcendante du *hardware* humain. Décrivant les pouvoirs divins que nous nous sommes arrogés et qui nous permettent désormais de transformer l'ADN du vivant, Robert Wright renchérit et suggère que «du simple point de vue de la préservation de soi», il est désormais impératif de se charger de la «perspective morale de Dieu». «L'illumination [*enlightenment*] [...] va exiger une sérieuse éducation et autodiscipline [...] cela ne viendra pas de soi [*it may not come natural*].» On s'égare facilement avec cette pensée positiviste qui, comme le note Sloterdijk dans un remarquable essai sur la question de l'anthropotechnique, «constate l'être humain pour pouvoir d'autant plus sûrement oublier son extase».⁴ Ces images de pensée nous projettent simultanément dans un passé inaccessible et un futur hypothétique. Ce faisant, elles ont pour effet de nous garder à distance d'un accès libre au code-source commun de l'humanité, qui s'écrit toujours par le milieu, contemporain, au politique présent.

Quoi qu'il en soit, *Survivre au progrès* a le mérite de présenter de lui-même un cas-limite qui expose finement les contradictions ou pièges du progrès tout en révélant



Survivre au progrès de Mathieu Roy et Harold Crook



L'écrivaine Margaret Atwood dans *Survivre au progrès*

avec ironie les insuffisances d'une politique de la prise de conscience de type pastoral. Nous sommes en Chine, en compagnie de Chen Ming, entrepreneur-guide touristique qui accompagne des cohortes de nouveaux riches chinois dans un « voyage vers l'Ouest » qui répète vaguement l'itinéraire mythique d'un moine et de ses trois disciples partis à la recherche d'un parchemin bouddhiste. « Je suis comme le moine, le maître, raconte Chen Ming, je guide les voyageurs dans leur recherche du vrai sens de la vie. » Armés de leur caméra, avalant les kilomètres bien blotis dans le confort de leur VUS, les bienheureux du boom économique chinois trouveront-ils l'illumination? Nous suivons Chen Ming chez ses parents. Son père, professeur, commence à expliquer que le développement économique chinois des 30 dernières années s'est fait au prix de grandes dévastations écologiques. Chen Ming s'échauffe, et l'interrompt: « Attends un peu, on ne peut pas en parler comme ça. [...] J'ai essayé de garder ça sous contrôle durant tout le voyage. Ce n'est pas ton interview. Je sais que le monde entier sait déjà tout ça. Ça n'a pas à sortir de ta bouche. J'ai travaillé pendant 20 ans pour arriver là où j'en suis aujourd'hui. Ce que tu fais là me blesse, tu comprends? » Le père fait mine de ne pas comprendre, et poursuit son exposé de la situation, au grand dam de Chen Ming. Intense moment de vérité: Chen Ming le sait, il ne sait que trop bien que nous le savons aussi, et pourtant, il ne veut pas que son père le dise. Il y a quelque chose d'obscur dans le royaume du progrès.

La machine narrative de *Survivre au progrès* carbure à l'idée d'une prise de conscience

morale somme toute désincarnée – un programme pour la formation de belles âmes libérales et objectivées. Il ne s'agit pas ici d'être cynique et de récuser la possibilité qu'une information particulièrement percutante puisse éventuellement devenir le lieu d'une conversion d'ordre éthique (support divin facultatif), mais plutôt d'envisager à nouveaux frais ce qui semble entraver durablement à notre époque le passage de la conscience aux actes. Problème de grammaire politique, pour ainsi dire. De Benjamin à Debord, de Baudrillard à Deleuze et Guattari, tous s'accordent à dire que l'aliénation de l'humanité atteint son comble lorsque sa destruction est vécue en pleine conscience, en tant que spectacle. Ou comme le dit un bon ami: « Tous les gauchistes du monde peuvent bien prétendre lui ouvrir les yeux sur l'étendue de la catastrophe, l'affaire est entendue depuis plus de 70 ans: il ne sert à rien de conscientiser un monde déjà malade de conscience. »⁵

Les images de pensée déployées au fil de *Survivre au progrès*, alors même qu'elles visent à nous éclairer sur la supposée nature du progrès, contribuent en fin de compte à en augmenter la puissance d'envoûtement. Elles participent d'un imaginaire pseudo-darwinien de la raison désenchantée qui croit toucher le fond de la nature humaine en la scindant entre un passé biologique objectif et une possibilité morale existant dans un futur transcendant et déréalisé. Mais ainsi défendue, cette manière d'objectiver la nature humaine fait précisément partie du problème; elle ne sait pas évoquer les expériences de mise sous tension historique et extatiques constitutives de notre humanité.⁶ À

cet égard, *The Cave of Forgotten Dreams* de Werner Herzog constitue peut-être une manière d'esquisser la pointe d'un autre paradigme: il représente une occasion extraordinaire d'éprouver, par le biais de gestes d'art posés à quelque 30 000 ans de distance, l'extraordinaire contemporanéité qui nous lie à ceux dont les instincts « archaïques » seraient supposément la raison de notre destruction. De même cette brèche ouverte par l'étonnant documentaire sur les événements de Gènes 2001, *Get Rid of Yourself*, qui s'organise autour d'un impératif d'immédiateté qui n'est pas sans rappeler le mouvement actuel d'occupation: « Un autre monde est possible? Je suis un autre monde! »

À ceux qui ne peuvent s'empêcher d'entretenir comme horizon d'espérance un progrès moral soigneusement dépolitisé, je propose qu'ils cessent pour un temps de nourrir publiquement quelque espérance que ce soit. Occupez-vous. Immédiatement. L'immunisation contre le progrès est une question trop importante pour qu'on la laisse entre les mains de la pastorale progressiste.

* * *

« Celui qui nourrit réellement des espérances, qu'il les enterre aussi profondément qu'il peut, car c'est seulement comme forces silencieuses qu'elles seront profitables; c'est seulement de cette façon-là qu'elles ne se mêlent pas aux séries causales qui conduisent aux catastrophes; c'est seulement de cette façon-là qu'elles ne contribuent pas aux mobilisations entreprises de mauvaise foi; c'est seulement de cette façon-là qu'elles deviennent des forces vitales qui agissent dans le dos des individus et qui les portent pour franchir les abîmes au-dessus desquels les mondes diurnes sont érigés. »⁷ ■

1. <http://www.lactualite.com/culture/10-questions-mathieu-roy>
2. Peter Sloterdijk, Éditions Christian Bourgois, Paris, 1987 [1983].
3. http://www.radio-canada.ca/nouvelles/arts_et_spectacles/2011/10/14/002-survivre-progres-fnc.shtml
4. *La domestication de l'être*, Mille et une nuits, Paris, 2000, p. 21.
5. Mathieu Roy aborde à sa manière ce problème lorsqu'il souligne que « les firmes de marketing ont pris nos cerveaux en otage. » <http://www.cyberpresse.ca/le-soleil/arts-et-spectacles/cinema/2011/10/28/01-4462336->
6. À cet égard, *Melancholia* de Lars von Trier constitue, à l'image de sa trilogie américaine ou d'*Antéchrist*, une critique efficace quoique excessivement démiurgique, sur fond d'apocalypse, des limites de la raison instrumentale en regard du fond tragique de l'existence.
7. Peter Sloterdijk, *La mobilisation infinie*, Paris, Seuil, 2000, p. 278.